

# Mara

*La guerre est un morceau de fer non seulement dans la chair, mais aussi:  
dans la sincérité de l'eau  
dans le désir du champ de blé  
dans l'intimité des maisons  
dans le plaisir de la table*

*La guerre est une blessure  
de la terre natale qui,  
de l'autre côté de la frontière,  
enfle dans la mémoire de l'exil.*  
Atiq Rahimi

**Je** n'ai pas connu la guerre. J'en garde un sentiment de survie: les bombes n'ont pas cessé de tomber à côté, sans jamais m'atteindre.

Pourtant une image me poursuit, c'est le portrait de la noirceur, la haine, et la fascination. Je lui ai donné un nom: MARA, et un visage; celui d'un homme au regard impassible, presque doux, face au désastre se déroulant devant ses yeux. Je me suis cognée maintes fois à cette image, dans l'espoir fou de troubler enfin ce regard indifférent. Je m'y suis cognée à y laisser ma peau, sans rien obtenir. Longtemps j'ai refusé d'admettre mon impuissance, comme fascinée par ce miroir aux abouettes. Longtemps j'ai lutté contre ce laisser courir, ce laisser tomber. A en perdre la raison, j'ai longtemps refusé d'admettre que la parole peut être dévoyée à tel point que l'on arrive à ne plus croire soi-même à la vérité de celle que l'on énonce. Vérité de sa propre parole en tant qu'elle nous assigne à "l'être" humain.

*J'ai marché jusqu'à en avoir les pieds défoncés. J'en ai retrouvé ma hargne. La tête froide, une détermination claire et tranchante. Fatiguer le corps alors pour sentir l'existence.*

MARA, ce qui ne lâche pas et s'acharne. Carnage.

**Je** suis en guerre. J'arc-boute mon être pour faire face. Que me reste-t-il si un chat n'est plus un chat?

Banalisation, mauvaise foi à tous les étages, érigées en stratégie de destruction, jusqu'à la cruauté sans scrupule, ce sont les armes de guerre autrefois dite "psychologique". Aujourd'hui on ne la désigne même plus d'un nom, ce qui permet de la dénier, notamment dans des lieux dédiés à la souffrance psychique et où des psychologues travaillent... Peut-être que mon inertie actuelle face à des revendications professionnelles des psychologues tient à ce rapprochement sémantique non-dit ; je ne veux pas être assimilée à une spécialisation guerrière. L'équivoque et le malentendu des mots me tiennent à

distance des affirmations. Parfois jusqu'à une certaine paralysie: *Quand l'angoisse ne s'arime pas je me laisse porter au gré des courants d'air, comme un ballon de baudruche qui ne sait où il va, ni quand son voyage s'arrêtera, ni pourquoi, ni comment cela aura lieu.*

Mon écriture en est changée. J'ai toujours écrit des petites choses sur des bouts de papier ou des petits carnets, souvent dans une urgence, ou une nécessité de saisir au vol, de circonscrire, d'inscrire, d'exprimer, de me prononcer, de faire entendre ma voix. Les écrits plus élaborés se sont souvent cantonnés au domaine professionnel dans des formes académiques. Ce qui motive aujourd'hui mon écriture a changé de nature, il s'agit plutôt d'être au plus près de l'écriture elle-même, je n'écris pas pour démontrer, pour raisonner, ni même pour théoriser. Je me défais de ces intentions, ce qui m'anime avant tout c'est d'être dans un acte d'écriture. Il ne s'agit plus d'idées à organiser mais plutôt à faire état d'un indicible, écrire autour d'une réalité insaisissable.

Ici, le premier jet de ce texte ressemblait à des "éruptions" successives, mots largués comme des bombes, par l'effet en moi de l'évocation de la guerre et de sa visée d'anéantissement. Aujourd'hui, je mets du lien autour de ces bribes éparses puis rassemblées. Je tente un récit pour déployer ces mots en écriture. Résister à la guerre et à la destruction c'est avant tout, rester vivant, faire vivre et nourrir ce qui nous relie aux autres.

J'ai mal à Dina. Elle se débat en vain pour quelque chose qui n'en vaut pas la peine ou qui n'est plus là où c'est désigné.

**Elle** a connu la guerre. Exilée, l'ennemi s'est dilué dans chaque regard étranger.

J'ai mal à ma mère.

**Elle** aussi a connu la guerre. Dans un rêve dernièrement, ses paroles semblaient vouloir me faire comprendre qu'il me fallait arrêter de me démener pour elle, que cela n'en valait plus la peine.

**Je** n'ai pas connu la guerre. Petite fille de soldat-prisonnier de la seconde guerre mondiale, fille de soldat français de la guerre d'Algérie. Les guerres contemporaines se déroulent suffisamment loin des frontières françaises pour ne pas avoir à les vivre de l'intérieur. On peut toutefois tenter de les penser, et de passer au travers des discours médiatiques fallacieux, des réseaux d'intérêts complexes, du mantra du risque sécuritaire existentiel, et du pacte du silence perpétuant les massacres.

Les guerres dans le monde se déroulent suffisamment loin de chez moi et de mon jardin, mon "havre de paix", écriin de verdure, écran contre "la misère du monde", pour me laisser rêver.

Mais je me souviens de MARA.

MARA, ce qui ne lâche pas et s'acharne. Carnage.

MARA évacue le désir, trop incertain, qui laisse une frange libre, insupportable. MARA se nourrit de la jouissance de l'humiliation, où l'autre abdique de lui-même.

Il est des lieux où la guerre cultive l'humiliation de père en fils et où si l'un a toutes les chances d'y rester, l'autre n'a aucune chance de s'en sortir, ce qui n'est pas tout à fait la même chose.

La guerre point culminant du désir de détruire l'autre, sauvagement, mais dans les règles

de l'art, et pour plusieurs générations.

MARA, comme marasme, comme miasme.

MARA ou ARMA ou AMAR, comme arme et amour, comme *Guerre et Paix*, ou Désir et Volonté.

Qu'en est-il du désir? Qu'as-tu fait de ton désir?

Est-ce que tu me vois? Est-ce que quelque chose d'inconnu et d'énigmatique est en face de toi quand tu me regardes? Qu'est-ce que cela te fait quand je suis là, en face de toi?

Éprouves-tu du désir?

Où est ton désir? Celui qui t'attrape au creux du ventre, le sens-tu parfois quand tu me vois?

*J'aime les nuages, les nuages qui passent... là-bas...là-bas... les merveilleux nuages!*

A. Rimbaud

Claire Capron, le 18 aout 2014